

ligne que l'homme porte la responsabilité de ses actes. La présentation de Jésus dans les évangiles montre que Dieu agit dans l'histoire pour rendre à l'homme toute sa dignité. Mais comment saisir ce sens qui échappe au constat empirique de l'historien ? Comme Blondel, Laberthonnière demande de recourir à la tradition mais il insiste davantage que lui sur l'aspect communautaire de la tradition. Celle-ci s'enrichit sans cesse des interprétations que les croyants s'échangent entre eux à partir de leur héritage commun. C'est cet éclairage interpersonnel qui est particulièrement précieux pour la compréhension du message chrétien.

Laberthonnière condamne la philosophie « séparée » qui se prétend autonome. Il prône cependant le recours à la raison pour combattre les illusions des enthousiasmes collectifs. Il reconnaît également que, pour l'homme qui n'a pas d'autres moyens, la raison peut servir de substitut à la foi, comme on l'a vu à propos de la pensée grecque. Par ailleurs, s'il prend ses distances avec Loisy en soulignant que l'histoire est incapable d'engendrer la foi ou de s'y substituer, il n'en maintient pas moins la nécessité pour le croyant de recourir à l'histoire. Ce recours est très important pour enraciner la foi dans la réalité du monde et pour l'empêcher de se transformer en idéologie. En définitive, le propos de Laberthonnière est dominé, non pas tant par l'étude de l'évolution du message chrétien que par la découverte du Christ lui-même agissant dans le cœur des croyants.

L'ouvrage de l'A. n'entend pas couvrir l'ensemble des questions soulevées par le modernisme. Il se focalise sur une question centrale : l'interprétation de l'histoire présentée en exégète par Loisy, en philosophe par Blondel et en théologien par Laberthonnière. Cette restriction du champ de l'étude permet d'aborder avec une précision accrue un moment de pensée qui continue à alimenter les discussions actuelles.

Claude TROISFONTAINES

*Catholicisme et Monde moderne aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Autour du « Modernisme ».* Sous la direction de François CHAUBET. (Écritures). Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008. 23 × 15 cm, 124 p. € 18. ISBN 978-2-915611-09-0.

L'ouvrage constitue les actes d'un colloque organisé en 2006 à Pontigny par F. C., dans le prolongement de sa thèse de doctorat consacrée à Paul Desjardins (1859-1940) et à l'histoire des « Décades de Pontigny » que ce dernier avait créées en 1906 et dont il fut l'animateur jusqu'en 1939 (*Paul Desjardins et les Décades de Pontigny* [Histoire et civilisations], Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000, 2009). L'organisateur du colloque et éditeur des actes, qui est aujourd'hui professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Nanterre et chercheur attaché au Centre d'histoire de Sciences Po, a cherché à situer les Décades dans le contexte de la crise moderniste du début du 20<sup>e</sup> s., qui pose avec acuité les rapports

du catholicisme avec le « Monde moderne ». Pour ce faire, il a fait appel à des chercheurs — spécialistes du domaine souvent — qui, au cours de ces dernières années, ont contribué à éclairer le « labyrinthe » de l'antimodernisme catholique au tournant des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles.

Après une présentation de l'éditeur, et une introduction (dont il manque les notes) d'Émile POULAT, un des meilleurs connaisseurs du modernisme, neuf contributions brèves, mais qui apportent un faisceau de lumières sur des aspects très divers des rapports tendus entre catholicisme et « modernité ». Spécialiste de cette personnalité attachante (il y a consacré sa thèse de doctorat), Louis-Pierre SARDELLA nous présente l'itinéraire et l'attitude de Mgr Eudore Mignot (1842-1918), évêque de Fréjus, face aux questions complexes posées par la crise de l'exégèse (Alfred Loisy) qu'il était un des rares, dans l'épiscopat français, à bien appréhender. Suit un exposé éclairant sur Paul Sabatier, ce protestant libéral activiste du modernisme catholique (d'où le titre: *Paul Sabatier et le modernisme ou « l'étrange mission »*), par Christian SORREL, professeur à Lyon 2, spécialiste du catholicisme savoyard et, à ce titre, biographe de Mgr Lucien Lacroix (*Libéralisme et modernisme. Mgr Lacroix [1855-1922]. Enquête sur un suspect* [Histoire religieuse de la France], Paris, Les Éditions du Cerf, 2003), évêque de la Tarentaise démissionnaire en 1907 et grand correspondant de Sabatier. Tout aussi éclairante est la contribution de François TRÉMOLIÈRES, maître de conférences à l'Université de Nanterre et spécialiste de la spiritualité française du 17<sup>e</sup> s., sur la monumentale *Histoire littéraire du sentiment religieux* de l'abbé Bremond (1865-1933) — dont Trémolières a assuré la réédition —: « ambulancier » de la crise moderniste (Baruzi), Brémond est peut-être le promoteur de « l'unique exception d'une entreprise 'moderniste' qui ait réussi ». Aisément classé parmi les antimodernes, Charles Péguy mérite peut-être plus de discernement selon Claire DAUDIN, professeur de littérature à l'Institut universitaire Albert le Grand d'Angers. Opposé aux modernistes, Péguy les rejoint en fait dans son rejet de toute autorité (il préfigure en cela l'émergence d'une espèce improbable dans les années 1920: l'intellectuel catholique). Avec Alain RAUWEL, médiéviste, professeur à l'Université de Bourgogne, nous explorons les rapports entre christianisme (croyance personnelle) et chrétienté médiévale (ordre dogmatico-moral), que l'A. identifie précisément comme la ligne de fracture entre modernistes et antimodernes, à travers le regard porté par quelques auteurs catholiques intéressés par ce temps de la chrétienté par excellence. De Albert de Mun à Léon Bloy et Mgr Pie, en passant par Mgr de Ségur et l'abbé Gaume, Hilaire MULTON, historien du catholicisme intransigeant, pointe quelques points d'ancrage de la pensée de ce courant: ici, contre-révolution, traditionalisme et nostalgie de la chrétienté médiévale. Lui aussi spécialiste du catholicisme intransigeant, Paul AIRIAU, professeur à l'Université de Paris XII, s'attache à cerner les rapports qu'a eus le bénédictin Jean-Martial Besse, historien du monachisme français et surtout, militant de la première heure de

l'Action française, avec la crise moderniste. Deux contributions sur les expressions artistiques et littéraires clôturent le panorama, avant une conclusion où F. C. s'efforce de mieux cerner les rapports entre les Décades de Pontigny et leur «modernité», et le «modernisme». D'une part, celle de Daniel Russo, *professeur* en histoire de l'art médiéval à l'Université de Bourgogne, sur le «médiévalisme», promotion de l'art du Moyen-Âge conçu comme «art chrétien», art d'une chrétienté perdue mais modèle de société parfaite. D'autre part celle de Dominique IOGNA-PRAT (CNRS et EHESS), qui à travers l'analyse de Huysmans, Proust et Barrès, documente la thèse selon laquelle l'écrivain antimoderne tend à constituer son engagement littéraire «comme une nouvelle cléricature lui permettant d'assumer une modernité *a minima*» (p. 103).

LUC COURTOIS

*Simone Weil. Le courage de penser.* Par Domenico CANCIANI. Précédé d'une préface par Robert CHENAVIER et d'une Postface de Daniel LINDENBERG. (Bibliothèque Beauchesne, 37). Paris, Beauchesne, 2011. 21,5 × 13,5 cm, 518 p. € 29. ISBN 978-2-7010-1554-5.

Chez Simone Weil (1909-1943), philosophe à l'antique, la pensée et la vie forment une étonnante contexture. Menée sous l'exigence de l'absolu, sa réflexion se voulait — et fut vraiment — pensée nourrie par les expériences dures de l'immédiat social, par les tourments du 20<sup>e</sup> s. Elle fut compassion, pathos clarificateur. Elle se voulait aussi pensée agissante. Le dernier texte de S. W. est un Prélude pour une civilisation nouvelle.

Lorsque, le premier, M. Vetö étudie à fond la métaphysique religieuse de Simone Weil, c'est d'un platonisme chrétien unique dans la pensée contemporaine qu'il parle. «Platonicienne christique» pourrait-on dire — car elle lit l'Évangile selon une logique universelle différente du christianisme historique et institutionnel —, Simone Weil ensemece d'une nouveauté très ancienne la pensée politique et religieuse occidentale. Mais c'est d'abord le personnage en soi qui éblouit. Simone Weil a suscité souvent l'adhésion émerveillée, des lectures qui en font presque une figure de légende. Toutefois, à partir des années '80 du siècle passé, les approches ont pris un tournant plus méthodique. Aux études qui ont divisé sa pensée en dimension socio-politique et dimension métaphysico-religieuse, succèdent maintenant des recherches qui visent justement l'unité indéniable, mais difficile à cerner, de son œuvre. Quel en est le centre rayonnant ? Les propositions sont d'une variété déconcertante. «S'agit-il d'une philosophie de la médiation (Springfeld), de la décréation (Kühn), de la contradiction (Di Nicola-Daneze) ou du travail (Chenavier) ?» s'interroge E. Gabellieri dans l'introduction de son importante étude *Être et don*, où il propose un horizon plus largement intégrateur.

En tout cas, la conscience de l'unité profonde de l'œuvre — de l'œuvre-existence de Simone Weil — domine maintenant le milieu